

GEORGES BONNET

MA VIE

de 1929 à 2025

Tome II

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532109

Dépôt légal : août 2026

Chapitre V – Notre premier grand voyage

Le vingt-cinq novembre mille neuf cent cinquante-et-un, ma Janine et moi, nous nous présentions au guichet d'embarquement de l'aéroport d'Orly, pour effectuer notre premier voyage en avion, qui devait nous emmener à Montréal, première partie d'un périple de presque vingt mille kilomètres, pour rejoindre Saïgon en Indochine, nous devons le faire en trois étapes, Paris-Montréal, San Francisco, Saïgon. L'aérogare d'Orly des années mille neuf cent cinquante, n'était pas comme de nos jours, c'était comme dans bien d'autres capitales une petite aérogare. Pour se rendre de Paris à Montréal, il fallait vingt-quatre heures de vol, dans un avion des plus gros de l'époque, avec quarante-trois passagers et il n'y avait qu'un vol, tous les quinze jours. L'avion qui allait nous transporter était un Nord Star, fabriqué par Canadair, il était de la catégorie des D.C.4 de Mac Donnell, Douglas. Ses moteurs Rolls-Royce Merlin étaient en ligne avec refroidissement à eau, ils faisaient un bruit infernal et l'autonomie de ces avions était faible, ce qui les obligeait à faire des « sauts de puces ». La compagnie qui nous transportait était la « TRANS ANNDIENE AIRLINES » TCA. Ainsi nous faisions des escales de ravitaillement en essence à Londres GB, Shannon en Irlande, Reykjavik en Islande, Goose Bay dans le Labrador. Après avoir quitté l'Islande sous une pluie diluvienne, nous atteignîmes les côtes du Groenland couvertes de neige. L'océan était parsemé d'icebergs de différentes grosseurs, il me semblait déjà, que le froid se faisait sentir jusque dans l'avion. Ce fut au tour des côtes du Labrador d'être franchies, ainsi que les espaces immenses, d'un blanc immaculé, qui défilaient sous nos ailes. Puis, nous arrivions le long du Saint-Laurent où nous apercevions au travers des hublots, les toits multicolores, des

maisons que nous découvrions pour la première fois, enfin Montréal, ou nous arrivons fourbus. Dans l'avion au cours du voyage nous faisons la connaissance d'un jeune couple, qui comme nous se rendait à Montréal, pour ensuite rejoindre les U.S.A. Ils s'appelaient Rayot Jean, il était dessinateur chez Peugeot à Sochaux, et sa femme Thérèse était chimiste. Au long du voyage nous avons bavardé, pour imaginer ce qui nous attendait. Je m'informais également, auprès d'une de nos hôteses, Melle Alice Dupuy, pour avoir de plus amples renseignements, sur ce que nous allions trouver à notre arrivée. Quel serait l'accueil, qui nous serait réservé dans cette grande ville du Canada ? Je lui racontais comment j'avais eu les renseignements, pour faire ma demande d'entrée dans son pays, pour pouvoir aller aux États-Unis. Elle m'informa autant qu'elle le pouvait, par chance, elle me donna ses coordonnées en me disant, que si nous rencontrions des problèmes, de ne pas hésiter à l'appeler, elle nous aiderait. Je la remerciais pour son amabilité et lui dis, que j'espérais ne pas avoir à la déranger, nous serions heureux de la revoir, sans avoir besoin de ses services. À notre arrivée à l'aéroport de Dorval, nous réalisons déjà le contraste, qui existait entre ce que nous venions de quitter et ce que nous découvrions. L'image que nous avions fabriquée dans nos têtes était sûrement idyllique, par rapport à la réalité que nous allions affronter. La première surprise fut l'aérogare, elle nous sembla encore plus petite que celle que nous venions de quitter, elle était vraiment toute petite, pour l'époque, elle était fabriquée en rondins de bois. Elle faisait contraste avec les automobiles géantes, d'Amérique. La neige qui tombait en abondance nous surprit. Cela dépassait de loin tout ce que nous avions imaginé et nous n'étions qu'au début de nos surprises. Avec Thérèse et Jean, pour nous rendre de l'aérogare au centre de Montréal, nous appelions un taxi. Nous étions sur un quai, en surplomb des automobiles. Celui qui vient pour prendre nos bagages nous étonna. Il lançait les valises du haut de ce quai, jusqu'au fond de la malle du taxi. Nous n'avions, Janine et moi, qu'une valise en peau de porc. Elle nous avait été offerte comme cadeau de mariage et nous tenions à ce qu'elle ne soit pas abîmée. J'attirais l'attention

du chauffeur, pour qu'il la manipule avec précaution. Il la prit, la jeta sans ménagement, avec les autres au fond de la malle de son taxi. Comme je lui fis la remarque, que je n'étais pas content, il déchargeait l'ensemble de nos bagages et nous laissa sur le quai. Nous n'étions pas fâchés de changer de taxi, compte tenu de son attitude. Mais ce que nous ne savions pas, puisque cela n'existait pas encore en France, c'était que tous les chauffeurs communiquaient entre eux, par la radio qu'ils avaient à leur bord. Nous attendîmes plus d'une heure, avant qu'un autre chauffeur nous prenne en charge. Arrivés dans le centre de la ville, bien d'autres surprises nous attendaient, exemple : la plupart des maisons étaient en bois et cela nous étonna, malgré tout ce que nous avons pu lire sur les villes canadiennes. Comme il y avait de la neige partout, dans les rues, sur les trottoirs, ces derniers étaient très glissants. Jean et moi, nous nous précipitions pour aider les personnes qui tombaient devant nous. Nous constatons que les femmes n'apprécient pas du tout que nous venions à leur secours, pour les aider à se relever. Ce n'est que lorsque l'une d'entre elles, entendant notre accent, se retourna en nous disant en bon canadien :

— Maudit français, achale-moi po, jchui capable d'élever moi-mêêême.

Surpris par l'accent de cette dame, sa façon de nous dire merci, nous décidâmes d'abandonner notre rôle de secouristes. En premier lieu, nous devions nous rendre au bureau de l'immigration, pour faire viser notre passeport. Ce fut pour moi une révélation, en fait de résident, je constatais que nous étions des immigrants, avec tout ce que cela comportait, de sous-entendus, vis-à-vis de l'administration canadienne et je mesurais le flot d'immigrants, qui arrivait de tous les pays d'Europe. Puis ce fut le temps de chercher à nous loger pour les premiers jours, en attendant de trouver un vrai logement. Un taxi à qui nous demandions de nous amener dans un petit hôtel, nous conduisit dans un des plus grands, « l'hôtel Normandie ». Il nous était inaccessible, vu le prix de ses chambres et quand nous demandions aux gens que nous croisions, s'ils connaissaient des hôtels pas trop chers, ils nous

répondaient d'aller chez « l'habitant ». En débarquant dans une grande ville, comme étrangers, sans connaître personne et sans savoir comment les gens vivent, sans avoir suffisamment étudié les coutumes et les habitudes des gens de cette ville, il était évident que cela représentait un effort d'assimilation extraordinaire, et le froid pour lequel nous n'étions pas équipés, ne nous facilitait pas la tâche. Malgré tout, nous avions l'avantage que la plupart de la population parle le français, même s'il était spécial. Nous n'arrivions pas à tout comprendre et quand ils nous disaient d'aller chez « l'habitant », nous devions avoir l'air idiots. Car nous faisons semblant d'avoir compris et après avoir fait quelques pas, nous reposons à nouveau la même question à d'autres passants. Cela dura un certain temps, jusqu'à ce que nous tombions sur une personne, plus avertie sur les nouveaux arrivants et leurs difficultés à comprendre, ce qui était pourtant simple, quand on était du pays. Que cela voulait dire tout simplement : d'aller chez les particuliers. Effectivement, nous pouvions voir les affiches aux fenêtres qui indiquaient « Chambre à louer », mais en anglais, « l'anglais » parlons en, personne ne m'avait dit qu'il fallait être plus ou moins bilingue, on m'avait simplement indiqué que ce n'était utile, que dans les provinces de l'Ouest canadien. Gelés, après une longue marche avec nos habits et nos chaussures de Parisiens, inadaptés à la rigueur de l'hiver nord-américain, fatigués par ce long voyage, pendant lequel nous n'avions pas pu dormir, avec le bruit des moteurs, l'anxiété de quitter le bien-être de notre pays, avec nos amis, parents et tout l'environnement qui nous offrait le confort de l'esprit, la quiétude du lendemain. Après ce périple extraordinaire, nous trouvions enfin une chambre, dans la rue principale de la ville, la rue Sainte-Catherine, près de la rue Saint-Denis, secteur bien Canadien français. Une fois dans la chambre, que nous venions de louer pour quelques jours, nous remarquions l'importante différence du mode de vie, entre ce pays et celui que nous venions de quitter. La chambre nous semblait si grande, que Janine en entrant dans le lit, aux draps molletonnés (ce que nous n'avions jamais vu auparavant), se mit à pleurer. Je ne savais pas quoi faire

pour la consoler, mes bisous et mes câlins, n'arrivaient pas à calmer son chagrin. Si je l'avais écoutée, dans l'instant, nous aurions pris le chemin du retour. Il faut dire que la motivation pour Janine de venir jusque-là n'était pas la même que la mienne et pour moi, nous n'étions qu'à la première partie du voyage. Dans ces appartements surchauffés où le décor à l'américaine, nouveau pour nous et surprenant par ce mélange du passé, par ces meubles où le fonctionnel primait sur la décoration, et puis les réfrigérateurs les machines à laver, les cuisinières électriques, les postes de radio, le téléphone sans oublier les salles de bains, nous transportaient dans le futur, par rapport à la France. Après un début de nuit difficile, la fatigue l'emporta, le lendemain matin, nous nous réveillions après un bon sommeil réparateur. Nous nous étions donné rendez-vous avec Thérèse et Jean Rayot dans un snack-bar, de la rue Sainte-Catherine. Moins fatigués, en plein jour, il nous sembla que le froid était moins intense que la veille. C'est dans un meilleur esprit, que nous nous rendions au point de rendez-vous, pour prendre notre premier petit déjeuner, dans cette Amérique que tant de gens rêvaient de connaître un jour. Thérèse et Jean nous attendaient dans ce snack, où le formica aux couleurs vives et brillantes, les tubes chromés des tables et des chaises avec les néons, formaient un décor moderne, mais froid à nos yeux d'Européens. Nous nous sommes installés, pour prendre notre petit déjeuner. Quel ne fut pas notre étonnement, quand la serveuse tirée à quatre épingles, habillée comme dans les films de western, nous proposa un petit déjeuner, qui ressemblait davantage à un repas complet ! Dans son accent elle énuméra : les œufs bacon, avec des « beans au lard » à la mélasse, des toasts ou des beignets avec du sirop d'érable, etc.. Elle ne nous parla pas de tartines beurrées ou de croissants chauds, pas plus que de café. Elle nous apporta en premier un verre d'eau à chacun avec de la glace, comme si nous avions soif à boire de l'eau glacée par un temps pareil. Puis elle nous demanda si nous avions choisi ce que nous voulions manger. Jean qui était peut-être plus informé, surtout plus averti que moi, des coutumes des régions froides de France, venant des Vosges,

demanda pour Thérèse et lui, des œufs au bacon, et des toasts. Indécis sur les choix, nous commandions la même chose. La serveuse s'éclipsa, quelques minutes, puis elle réapparut, avec un plateau, chargé de grandes assiettes, bien garnies. Deux œufs, pour chacun d'entre nous, avec des lamelles de bacon, de petites saucisses, des pommes de terre rissolées, et des « beans », des toasts dans une autre assiette, du beurre à volonté et du sirop d'érable dans une soucoupe. Mais également, un verre de jus d'orange et du café, dans de grandes tasses. Le café était à volonté et c'est à plusieurs reprises que la serveuse nous offrit de nous en resservir. Pendant que nous prenions ce petit déjeuner gargantuesque. Je me demandais, avant que l'addition n'arrive, combien cela allait nous coûter. Après avoir reçu la note, je me fis une remarque, optimiste celle-là, « nous ne mourrons pas de faim, quitte à ne prendre que des petits déjeuners ! »

Aux bureaux de l'immigration à ma grande surprise, j'aperçus un collègue d'Air France, que je n'avais pas vu depuis bien longtemps, je ne savais pas qu'il était venu dans ce pays. Quand il me vit, il vint au-devant de moi, me demanda depuis combien de temps j'étais à Montréal. Comme je lui répondais, que nous venions d'arriver, il me dit :

— Si tu as de l'argent pour repartir, repars, ici c'est infernal, je suis venu avec un contrat de la « CPR » (une des deux compagnies des chemins de fer canadiens). Ils m'ont fait miroiter que j'aurais un bon salaire, un logement et qu'ils m'avançaient mon voyage. En contrepartie, nous ne pouvions pas rompre le contrat de part et d'autre avant un an. Ces vaches, ils m'ont mis dans un chantier, pour couper le bois, pour construire une voie de chemin de fer, dans le nord du Québec. Je crève de froid, j'étais venu comme documentaliste, mais pour eux, je dois faire ce qu'ils me demandent à cause du contrat. En as-tu un ?

Je lui dis que j'avais une lettre d'embauche pour la TCA, que c'était tout, il reprit :

— Tu es venu comment ? Nous, nous sommes venus par bateau jusqu'à Halifax et ensuite le train c'était l'enfer. Me dit-il.